

L'Âge d'or

**L'Âge d'or**

Images dans le monde ibérique et ibéricoaméricain

**10 | 2017**

**Ville hispanique et paysage**

---

## La ville spéculative – les expositions de l'infini urbain

Jean-Philippe Milet

---



### Electronic version

URL: <http://journals.openedition.org/agedor/1802>

DOI: [10.4000/agedor.1802](https://doi.org/10.4000/agedor.1802)

ISSN: 2104-3353

### Publisher

Laboratoire LISAA

### Electronic reference

Jean-Philippe Milet, « La ville spéculative – les expositions de l'infini urbain », *L'Âge d'or* [Online], 10 | 2017, Online since 17 January 2019, connection on 02 May 2019. URL : <http://journals.openedition.org/agedor/1802> ; DOI : [10.4000/agedor.1802](https://doi.org/10.4000/agedor.1802)

---

This text was automatically generated on 2 May 2019.

L'Âge d'or. Images dans le monde ibérique et ibéricoaméricain

---

# La ville spéculative – les expositions de l’infini urbain

Jean-Philippe Milet

---

« L’infini s’évade vers le fini et s’y perd. »  
Hegel.

- <sup>1</sup> Il s’agit, sous un titre qui peut paraître démesurément ambitieux et provocateur, de proposer un essai d’*inscription* de la ville dans la discursivité philosophique. Dans le cadre d’un travail interdisciplinaire, paru sous le titre : « La ville et l’urbain, l’état des savoirs », Thierry Paquot et Chris Younes notaient avec une grande finesse un désintérêt que l’on pourrait dire traditionnalisé de la philosophie française à l’égard de la question de la ville et/ou de l’urbain. Dans un panorama raisonné de la contribution de la philosophie, particulièrement française, à l’état des savoirs, ils laissaient apparaître, exception faite des travaux d’Henri Lefebvre, un rayonnement que l’on pourrait dire à la fois oblique et tamisé de la philosophie dans l’espace de la bibliothèque. Et ils en appelaient à une double ouverture : de la philosophie à l’expérience de la ville se faisant, se transformant ; de la philosophie aux autres disciplines, au prix d’une mise à distance de l’histoire de la philosophie. Ce faisant, ils annonçaient, enchaînant sur les héritages multiples d’une pensée plus tournée vers l’espace que vers la ville, l’amorce et l’expansion d’une contribution proprement philosophique à une recherche interdisciplinaire aux ambitions non seulement académiques, mais encore, éthiques et politiques<sup>1</sup>. Il ne s’agit pas de tenter un bilan. Mais peut-être, serait-il pertinent de soupçonner que l’approche très oblique de la philosophie – pas seulement française – vis-à-vis de la ville tient peut-être à ceci que la ville se soustrait de prime abord à toute tentative de délimitation conceptuelle. Qu’il suffise de mettre en avant quelques indices. Que l’on songe d’abord à l’étymologie de *urbs* : *urvare*, c’est tracer un sillon. Et le sillon nous conduit plutôt dans la proximité de la « villa », c’est-à-dire du dispositif qui lie en un domaine le champ cultivé, l’habitation, à l’écart de la *natura*, c’est-à-dire de l’espace sauvage, et une sociabilité humaine reposant à la fois sur la famille et l’exploitation du travail domestique. Inscrite dans des étymologies anciennes, la ville est déjà au-delà d’elle-même, elle est, si l’on peut dire, ex-posée. Mais pour être aussitôt, depuis ce dehors, réintériorisée : le sillon de la fondation de Rome lie d’emblée la ville, *urbs*, à une fonction de souveraineté qui l’oppose à un dehors, au-delà de

son *limes*, de ses limites protectrices, murs, murailles, fortifications, barrières, aux champs et aux camps, à la campagne et aux espaces dédiés à la guerre, à la périphérie proche ou lointaine des villages, bourgs, faubourgs, banlieues. Mais à travers cette opposition, la ville se rapporte à soi par la médiation de ses autres, elle les intériorise, les inscrit en elle, en son extension géométrique et géographique, là où les corps ont lieu et place (ou manquent de place), s'espacent, « *partes extra partes* », corps vivant des hommes, des animaux, des végétaux, corps parlant des hommes, des animaux qui sait, des monuments, des équipements, des bâtiments, officiels ou non, dédiés à l'habitation, à la production, à la circulation ; corps des sites travaillés pour que les corps vivant-parlant demeurent en mouvement ou au repos, les rues et les places. Corps de la nature, de la technique, de la culture – de ce que Jean-Luc Nancy désigne du terme d'« *écotechnie* »<sup>2</sup>. La ville inscrit aussi ses autres en sa compréhension, et cela paraît lisible à travers une hésitation : celle qui écarte le bourg, dans l'histoire d'au moins une langue, le français, entre le village et la ville : c'est, précise le *Dictionnaire de Trévoux* en 1721, une « Ville non close : habitation de peuple qui tient le milieu entre la ville et le village. » Quelques siècles plus tard, en 1974, le dictionnaire de la ville du géographe Pierre Georges infléchit le bourg en direction de la ville : « Désigne généralement une forme élémentaire de groupement de population urbaine. »<sup>3</sup> « Bourg » apparaît comme le nom d'un indécidable, dans un double rapport d'exclusion et d'inclusion sémantique à la ville. Vrai ou faux bourg, en son indécidabilité même, il figure l'intériorisation à la ville de ses dehors : faubourg, banlieue, barrières – pour nous en tenir, provisoirement, aux seules ressources de la langue française. Il n'est jusqu'à la campagne qui ne se laisse intérioriser à la ville, sous la modalité, étudiée avec une attention croissante, du desserrement urbain. Inversement, la ville se pose en et comme son dehors, elle s'expose. En ce double mouvement d'intériorisation et d'exposition, nous voudrions, à travers le crayonnage de quelques figures, suivre les inflexions d'un tracé, les aventures du sillon, aventures inscrites dans la langue, sillonnant quelques idiomes, quelques-uns, il nous faudra être sélectif, des mots de la ville. De là les deux motifs de l'« infini » et de la « ville spéculative », qui appellent chacun une indication liminaire.

- 2 L'infini, c'est l'autre du fini, c'est-à-dire de la limite. L'infini, c'est l'illimité, l'*apeiron* des Grecs, le vertige de l'amorphe, de la perte des repères. Ce n'est pas le chaos : le chaos n'est rien d'étant, c'est la béance, comme ouverture à l'étant, c'est l'entrebâillement, et partant, l'écart, la fissure. L'infini, l'illimité, c'est le signe du chaos dans un affect d'angoisse, qui naît de ce que les points d'appui dans l'ordre des choses se dérobent. Mais c'est aussi la surabondance du surgissement, l'inépuisable puissance du renouvellement. C'est encore ce dont Platon, dans le *Parménide*, disait que cela ne se laisse intégrer dans aucune forme (*eidos*) : le poil, la boue, la crasse, l'hétérogénéité du divers – hétérogénéité impure, parce qu'elle est présence de quelque chose, d'un contenu non intégrable. Appelons cela le *déchet*. Mais c'est aussi la réserve du possible, des formes, de l'événement. Opposition, donc, de la limite et du sans limite. Ce n'est là qu'une première figure. Une autre oppose le fini et l'infini comme l'imparfait, limité par autre chose, et le parfait, qui se rapporte à soi sans l'intermédiaire d'un autre. Infinité du *summum ens*, de l'*ens perfectissimum* dans la pensée théologique médiévale – de la théologie chrétienne. Or, l'infini ne s'oppose pas seulement au fini, il s'oppose aussi à lui-même : à l'infini en acte, qui n'est pas susceptible de croître et de décroître, s'oppose l'*indéfini*, comme mouvement de repousser toujours plus loin la limite, comme la réitération d'un outrepassement sans fin, à la fois privé de la limite et de la perfection de l'infini. Infinitisation sans fin du fini.

Peut-on penser une finitisation de l'infini ? La question pourrait bien être de savoir comment on pourrait ne pas la penser, s'il est vrai que l'infini en acte se soutient nécessairement de son opposition au fini ; que dès lors, on ne voit pas comment il pourrait ne pas le contenir, l'intégrer ou l'inclure comme une figure de lui-même, nécessairement multiple et en devenir. C'est, dira l'érudit, de la « dialectique », et il ajoutera que la dialectique n'a pas d'avenir. Laissant l'érudit à ses assurances, nous nous proposons plutôt de suivre à travers quelques mots et figures de la ville les inflexions de l'*urvare*, comprises comme les modes de la finitisation de l'infini, de son inscription dans les corps, corps des langues, des habitants, corps des villes comprises comme espacement des corps. On suivra les évasions de l'infini en et comme le fini, en faisant droit aux moments de la perte et du déchet, qui appartiennent de droit au concept de l'infini. Aventures donc de l'*urvare* comme ligne flexueuse, dirait Bergson après Léonard de Vinci. Ou encore, pour faire signe en direction de Deleuze : les expositions de l'infini urbain, une ligne de sorcière.

- 3 Le spéculatif est donné dans les jeux de miroir du fini et de l'infini : mais aussi, dans un programme de travail sillonnant, pour les rapporter les uns aux autres, l'expérience – les expériences – de la ville et les ambitions du concept ; les langues où l'expérience se pense et où le concept trouve à se dire, au risque, mais c'est peut-être une chance, d'amener les usages courants à se dé-dire ; ou à livrer la richesse de leur teneur conceptuelle. Et, en regard de tout cela, comme du sens déposé mais aussi, demandant à s'explicitier, ces savoirs en mouvement, géographie, économie, droit, sociologie, linguistique, philologie, littérature comparée, histoire, anthropologie, démographie, etc. qui forment une encyclopédie ouverte et vivante, qui connaît une extension nécessaire du côté de l'architecture, de la médecine, des savoirs et pratiques théoriques immanents aux pratiques sociales, celles des travailleurs sociaux notamment. Des journalistes – mais oui. Le tout spéculairement, spéculativement exposé à travers l'urbanisme, mais aussi, le cinéma qui porte la ville à l'écran, l'« écranise », pour faire allusion à un beau concept de Pierre Jacerme. Mots de la ville donc, savoirs de la ville (nous ne les épuiserons pas dans le cadre de cet article), habitations, parcours, trajections, pour le dire à la manière d'Augustin Berque, chantiers effectifs, corporels, chantiers conceptuels : on voudrait que le spéculatif tout entier s'évade vers le fini, à la poursuite des inscriptions, des expositions de l'infini urbain. Déposées dans la langue, composées dans les dispositifs d'urbanisme et d'urbanité, décomposés en et comme ces mêmes dispositifs.
- 4 Si nous parvenions à tenir ce pari, c'est le visage du spéculatif qui se modifierait, pour être avenant à ce qui arrive, et pour ébranler le solide préjugé, auquel les philosophes, les professeurs en particulier, n'ont sans doute pas peu contribué, de la réduction du spéculatif à une passion mortifère pour les arrière-mondes.

## Dépôts

- 5 Nous cherchons donc à conceptualiser spéculativement la ville, c'est-à-dire à la délimiter, en partant de l'infinité comme de son essence, pour que l'auto-délimitation de l'infini urbain dépose dans le discours des distinctions et des articulations, telles que plus d'une expérience de la ville, et plus d'un sens de l'expérience, plus d'un sens de l'expérience de la ville, puisse s'y reconnaître, s'y donner à lire, s'y retrouver, se lire. Commençons par une *trajection*, sillonnement de plus d'une langue, pour mettre en place la signification d'une déposition de l'infini urbain. Voici la ville dans quelques états sémantiques,

prélevés en quelques dictionnaires : des maisons, certes, assemblées dans un espace fermé, comme le précise en 1694 le *Dictionnaire de l'Académie Française*<sup>4</sup>. Mais pourquoi pas le village ou le bourg ? Par la vertu d'une fermeture, d'où Furetière affirme : la ville est « ordinairement fermée de murailles » ; aussi bien, le bourg, déjà rencontré, hésitant entre ville et village, tend-il vers l'un ou l'autre selon qu'il est fermé ou ouvert, les dictionnaires ne manquant pas de signaler une certaine latitude de l'usage. Les murailles gardent mémoire du *limes*. De là, les fonctions : politiques et administratives, les officiers qui régissent la police de la ville, qui en tiennent le conseil. De là, un partage des fonctions et activités qui refoule l'économique, mais pour mieux le réintégrer ou le ré-intérioriser, comme ces forces qui contraignent le pouvoir même sur lequel elles s'exercent, en leur qualité de résistance au pouvoir, qui se constitue en pouvoir de la résistance, et contraint d'autant mieux les « officiers », c'est-à-dire les officiels, la puissance qui s'assigne l'office de l'ordre, d'un ordre nécessairement commun et consenti, qu'ils dépendent, en leur qualité de pouvoir ou de puissance officielle, des ressources même de l'économie. Jeux complexes du pouvoir et de la puissance, qui se laissent penser à partir de quelques enseignements majeurs de Hegel, de Marx, de Foucault. « La ville, précise l'article « Municipalité » de l'*Encyclopédie Méthodique*, est une foire où un marché continu, où se rendent les habitants de la campagne pour échanger leurs produits bruts contre le produit des manufactures. » Villes-foires, donc : la ville n'hésite-t-elle pas à diriger son sillon vers le bourg, et mieux encore, à le mener à travers champs ? La ville est déjà sortie de sa limite, la voilà qui s'émancipe de son statut, du moins d'un statut trop contraignant qui l'assignerait au rayonnement de l'autorité souveraine : l'article « Commune » de l'*Encyclopédie*, sous sa rubrique « jurisprudence » mentionne : la bonne ville, la ville franche, la ville jurée, la ville de commune, etc. La ville croît en extension et en compréhension, elle intègre le commerce et l'artisanat, la manufacture, l'industrie, les divertissements et le loisir, le tout s'homogénéisant en « services », le « service » devenant le mot et le mode de déposition de l'infini urbain, inscrivant en lui les partages correspondant aux anciennes fonctions, en même temps qu'une riche histoire, intégrant le service des offices religieux, le service des armes, le service du public, propre à l'office administratif, en même temps que des services domestiques, objets non seulement du commerce, mais encore, des administrations publiques, territoriales ou étatiques-nationales – c'est, pour le dire vite, la ville fordiste du XX<sup>e</sup> siècle, la ville post-fordiste du XXI<sup>e</sup> siècle. L'essentiel, dénonce Abel Chevallet en 1853 dans *Origine et formation de la langue française*, devient l'accessoire : comment donc le scandale a-t-il pu se produire ? Il y va d'un retournement que l'on n'osera qualifier de « dialectique », de peur que ce mot ne soit entendu comme « sophistique » : la ville vient de la *villa*, auquel elle s'oppose en vérité comme la cité à l'exploitation rurale. Mais le devenir ville de la *villa* s'abritait en un sens bien oublié de « circonscription administrative ». Encore cette signification ne contient-elle qu'une condition formelle de la possibilité de la ville. Le retournement réside dans la dynamique historique d'une expansion de la villa, « un hameau plus petit qu'un bourg, précise Chevallet, qui en se développant, a enserré jusqu'à les étouffer les Cités originelles. » L'illimité de la ville en expansion, c'est l'indéfini, ou encore, l'infini amorphe des forces de crise, flux de travail, d'échanges, de marchandises, de besoins et de dénuement, de désirs et de frustrations, qui prescrivent l'ordre autant qu'elles le contestent. L'infini urbain, c'est la cité protégée dans ses murs, intégrant, après l'avoir expulsé et pour l'avoir expulsé, le mauvais infini des forces de désordre dans l'espace symbolique d'une négociation heurtée de coups de force. Mais elle abrite un mouvement qui renferme la déposition de l'infini comme encerclement des limites de la cité par

l'indéfini urbain, l'amorphisme du mauvais infini, montée en puissance des puissances non depositaires de l'officialité. D'où le vieux dicton en usage au XVIII<sup>e</sup> siècle : « Les faubourgs surpassent la ville. » D'où Furetières, qu'il nous est donné de redécouvrir après-coup : « La ville signifie quelquefois une partie de la ville [...] À Paris, il y a ville, cité, université. » Il y a aussi la ville épiscopale par opposition à d'autres noyaux urbains. On ne fera que le rappeler en passant, cette liberté de translation entre le tout et la partie est aussi caractéristique de l'anglais *City*.

- 6 L'infini urbain, c'est alors la ville traçant ses limites internes par intériorisation de tout ce qu'elle a expulsé, espaces, populations, pratiques, productions, prise dans le double mouvement de s'outrepasser et de se laisser encercler par la mauvaise infinité de son autre. Ces deux moments se rassemblent en un mode de déposition qui doit privilégier l'espace comme condition de son intelligibilité : ville-cité, ville-foire, ville-quartier, ville-faubourg, ville-hameau, ville-village, ville-campagne, la ville unit en soi les deux moments de l'extériorisation et de l'intériorisation sous la modalité d'un changement d'échelle : contenu dans le concept de l'infini, le changement d'échelle constitue l'opérateur de variation qui définit les conditions d'une déposition de l'infini urbain en des espaces d'amplitude variable, et différenciés par leurs qualités. L'échelle, c'est la ville qui varie sous le rapport de la grandeur. Mais comme il s'agit d'un espace qualifié, l'espace urbain, l'échelle, dans sa variation, fonctionne comme un opérateur d'individualisation, qui met en évidence des espaces dédiés : ville-cité, ville-foire, faubourgs, etc. Si la ville se divise en ses espaces, inversement, elle en est composée. S'ils la composent, ils se composent, renvoyant les uns aux autres selon des liens de force ou de nécessité variable. Cette force varie selon un trait de l'infini : son caractère chaotique, qui déplace les lignes, renouvelle les flux, altère la ville, l'étire dans des directions inattendues, la déplace, la voue à l'expansion ou au déclin. Les dépositions de l'infini urbain s'entendent comme le jeu même de la limitation et du chaos, il joue, ce jeu, sur et comme le tout qu'est la ville, totalité intrinsèquement multiple, divisible sur une multiplicité d'échelles, qui la laissent paraître dans et comme une configuration chaque fois différente. Mais aussi bien, qui menacent les différences d'effacement : « Verra-t-on, s'interrogent Duby et Vallon en 1982, simultanément la fin des citadins, la fin des paysans, les uns et les autres mêlés dans un même paysage hybride, les grandes villes achever de se diluer dans des espaces verts et des parcs naturels ? » En France, une déposition majeure de l'infini urbain prend la forme juridique du principe d'égalité, qui substitue, le 13 prairial an VIII 1<sup>er</sup> juin 1799, la loi commune de la commune aux différences de rangs entre la ville, le bourg, la paroisse. Effacement des différences sous le règne du mauvais infini, ou redistribution des cartes sous l'autorité du principe d'égalité : la question des échelles pertinentes de la gouvernementalité des territoires entre dans l'extension de la problématique de l'infini urbain, et du gouvernement de la ville, en ses espaces non pas tant différenciés qu'en différenciation, ou dirait J. Derrida, altérant l'orthographe du mot différence, en différance – il y va, comme on le sait, d'une voyelle, le passage du « e » au « a » inscrivant en et comme son sillon une déposition de l'infini urbain<sup>5</sup>.
- 7 Tout de même, il nous faut tenter de comprendre cela à partir des plus petites unités. Il fallait bien que la ville fût ville dès la première pierre, pour que l'expansion du hameau, de la villa, s'explicitât comme mégapole, renfermant de toute nécessité plus d'un pôle : l'infini comme mégapole multipolaire, depuis la déposition de la première pierre. Nous avons commencé par le mur, et la nécessité de ce commencement est peut-être inscrite

dans la généalogie de *Mauer*. *Mauer* n'est pourtant au départ que le mur de la maison. Si le mot *Wand* est actuellement le plus usité, *Mauer* désigne le mur de maçonnerie, qu'un usage archaïque, dérivant du bas latin *murus*, lie à toutes les parties de la maison : fenêtre, chambre, cave, pilier, porte, poteau, colonne, grenier, brique, arc – ce dernier sens contenu dans l'ancien latin *muri*. Et par extension, *Mauer* s'entend comme mur du village et de la ville : déposition de l'infini urbain dans le mur sur toutes les échelles de l'urbanité. Mur domestique, mur politique : quelle fonction commune assure-t-il ? Le *Lexikon* encyclopédique de Meyers cite Luther : « La paix dans tes murs (*mauern*) et la chance dans tes palais. »<sup>6</sup> C'est d'habitation qu'il s'agit. Travaillant quelques indications étymologiques et philologiques, Heidegger rapproche le *Wohnen*, l'habiter, de la paix, par l'intermédiaire du gothique *wunian* : *Friede*, dans *Frei, Fry*, en vieil allemand, signifie ce qui est préservé de dommage et de menace, ce qui est épargné, ménagé. Mais, précise Heidegger :

Le véritable ménagement est quelque chose de *positif*, il a lieu quand nous laissons dès le début quelque chose dans son être et l'y mettons en sûreté, quand nous l'entourons d'une protection – pour parler d'une façon qui s'accorde avec le mot *freien*. Habiter, être mis en sûreté, veut dire : rester enclos dans ce qui nous est parent (*in das Freie*), c'est-à-dire dans ce qui est libre (*in das Freie*) et qui ménage toute chose dans son être.<sup>7</sup>

- 8 Rien n'est libre, remis à sa nécessité, à son propre, à son pouvoir être ou à son possible le plus intime, que protégé, enclos, inscrit dans le tracé d'un cercle qui met en sûreté son être en le délimitant soigneusement. Comme le dit Heidegger : « La limite n'est pas ce où quelque chose cesse, mais bien, comme les Grecs l'avaient observé, ce à partir de quoi quelque chose commence à être. » (183) Il n'y a dès lors pas d'habitation sans le geste de tracer un emplacement. Or, ce geste est pour Heidegger, sans qu'il le dise expressément, un geste souverain : « On appelle *Raum*, *Rum* une place rendue libre pour un établissement de colons ou un camp. Un espace (*Raum*) est quelque chose qui est « ménagé », rendu libre, à savoir à l'intérieur d'une limite, en Grec, *peras*. » La paix en la maison, la paix dans la ville, dépend l'une et l'autre du geste souverain de faire place nette et d'enclore. Mais le remarquable est que ce geste de partage ne peut pas ne pas ré-intérioriser l'autre qu'il exclut : l'habitation domestique exclut clairement, chez Heidegger, le bruit de la politique. Mais nous protégeons ceux qui nous sont parents : voilà le village édifié, sans doute contre un mauvais infini, celui des chemins les plus inquiétants, d'autant plus inquiétants qu'ils conduisent aussi vers la ville, vers les forces d'encerclement. Écoutons W. Benjamin :

Le *Weg* apporte avec lui les terreurs de l'errance qui ont dû auréoler les chefs de tribus nomades. Aujourd'hui encore, n'importe quel marcheur solitaire peut sentir dans les tours et détours capricieux des *wege* la puissance des instructions anciennes sur les hordes errantes. En revanche, celui qui emprunte une *Strasse* n'a pas besoin en apparence d'une main qui le conseille et le guide. Ce n'est pas à l'errance que l'homme se livre à la *Strasse*, il succombe au contraire à la fascination du ruban d'asphalte monotone qui se déroule devant lui.<sup>8</sup>

- 9 D'un mauvais infini l'autre, Benjamin nous conduit de la chaotité des chemins errants vers le mauvais infini amorphe du goudron urbain, là où les chemins de Heidegger se laissent ouvrir depuis l'enceinte du village, comme ce chemin de campagne qui sillonne les champs pour mieux revenir à la ville, qu'il enserme et ouvre dans l'écart du proche et du lointain. Et pourtant, la ville protégée dans son enceinte se rapporte à son dehors et le rapporte à soi, sous la figure du complexe autoroutier :

Le pont de l'autostrade est pris dans le réseau des communications lointaines, de celles qui calculent et qui doivent être aussi rapides que possible. Toujours et d'une façon chaque fois différente, le pont ici ou là conduit les chemins hésitants ou pressés, pour que les hommes aillent sur d'autres rives et finalement, comme mortels, passent de l'autre côté. (181)

- 10 Alors l'infini urbain se dépose dans la figure de l'agriculteur, qui est « chez lui », précise étrangement Heidegger, dans son tracteur, sur l'*Autostrade*. Comme si murailles abattues, les hommes restaient protégés par d'invisibles enceintes dès lors qu'ils se sentent chez eux. À l'origine du mur d'enceinte, il y a le lieu : non pas la portion d'espace, mais cette pointe de la lance plantée au sol qui constitue, comme Heidegger aime à le rappeler, la signification archaïque du mot *Ort*.
- 11 D'une langue l'autre, de l'allemand au franco-provençal, du franco-provençal au portugais et à l'espagnol, *bastide*, *centro*, *barrio* et *bairro* vérifieraient la loi de la dialectique de l'infini urbain fondée sur la variation des échelles comme opérateur de différenciation et d'individualisation. Nous nous en tiendrons à quelques indications. Ainsi, tous les sens du « *Mauer* » se rassemblent en la *bastide*, ouvrage de fortification parfois temporaire, maison, ferme isolée, parfois fortifiée, et selon Higounet (1978), « habitat nouveau [...] fondé plus ou moins volontairement ex nihilo par l'autorité publique... peuplement médiéval implanté dans un lotissement préparé ou planifié. »<sup>9</sup> La bastide est ville, mur, elle est dans et hors les murs et ses significations se distribuent sur une trajection de plusieurs siècles. Que reste-t-il du centre et de la périphérie ? Voici le *centro*, d'abord géométrique puis politique, intériorisé à la ville, puis différencié – *centro histórico*, *centro de negocios* au Mexique par exemple, la fissure sémantique préfigurant l'éclatement de la centralité, le polycentrisme urbain, la déstabilisation de l'opposition centre-périphérie. Un mouvement inverse emporte *barrios* et *bairros*, quartiers extérieurs à la ville, espace de relégation et d'indétermination, vers l'intérieur de la ville, mise au défi d'unifier des *barrios* ou des *bairros* plus ou moins diversifiés et qualifiés, distribués, une fois encore, sur plus d'une échelle.
- 12 Et voici la *Ciudad*, comme figure du rassemblement de tous les traits précédemment exposés, à travers les usages distingués dans le dictionnaire de l'académie royale : les populations consacrées aux activités non agricoles, les rues et les édifices, les officiels, officiers municipaux, députés. Mais encore, les murailles, l'agglomération ; les fonctions politiques, les gammes étendues de tous les services. En 1987, l'*Enciclopedia de Mexico* précise : « *Ciudad* est un terme qui s'applique à un *núcleo de población* doté de moyens de communication, de services urbains et de structures administratives, constituant le cadre économique et culturel d'une région. »<sup>10</sup> Demeure pourtant, du moins en apparence, l'opposition du rural et de l'urbain : elle passe à l'intérieur même de la ville, au moins deux fois : une première fois, lorsque la *ciudad*, en un sens archaïque, est en concurrence avec la *villa*, d'origine romaine, pour dire la fonction de district administratif ; le rural est d'avance intériorisé à l'urbain en tant qu'il est gouverné. Une seconde fois, avec l'urbanisation du *pueblo* : c'est, aux Philippines, la province de Manille, qui hiérarchise les *pueblos* selon le nombre de *barrios* qu'ils contiennent, ainsi que selon une échelle qui différencie les quartiers selon une unité de compte qui est de l'ordre de la dizaine de milliers d'habitants. La ville intériorise l'opposition de l'urbain et du rural ; la ville de l'*Encyclopédie de Mexico*, cadre administratif d'une région, devient ville-région, région-ville ; et l'indigence des territoires liée à l'allocation déficiente des ressources devient l'indigence de la ville même. Elle porte en elle, comme les dépositions de son infinité, ses tracés, ses limites, mais aussi, les contours incertains et estompés de ses districts, la



labilité de ses flux, de ses coulées, ses poussées aux directions imprévisibles, les aventures de sa centralité, bref, les figures du mauvais infini, de ses chemins errants qui sont partie intégrantes de sa trajection.

## Compositions, décompositions, recompositions

- 13 La ville se dépose : ses dépositions sont ses prédicats. Elle se compose : ses prédicats sont ses modules, ses modules ses structures. Les modalités de la composition urbaine imposent une question : on fait la ville avec des maisons et leurs habitants, des murs, des murailles, des rues, avenues, édifices, offices, officiers, places, trottoirs, commerces, services ; quartiers, périphéries, noyaux de populations, centralités, centrées, décentrées, excentrées ; on fait la ville – ou plus justement, elle se fait, et nous fait autant que nous la faisons – avec de la campagne, des régions, territoires, réseaux de villes ; avec des transports, terrestres, fluviaux, voire maritimes, aériens. On vit la ville avec des besoins et des appétits, des désirs et des frustrations, des espérances et des craintes, avec mémoire et imagination, calculs et intuition, avec passion et ambition, avec les armes de la persuasion, on vit la ville-monde, la ville est un nom de l'être au monde. On fait la ville avec des citoyens, le citoyen est une figure éminente de l'être au monde. On fait la ville avec plus d'une langue, on fait la ville comme on fait société, en parlant, parfois en s'injuriant, en se battant, on vit des idiomes, on les vit et on vit de ces idiomes. La question est donc la suivante : que veut dire : « avec » ? En vérité, la ville n'existe pas comme la relation entre tous ces termes (noyaux de population, moyens de communication, services urbains, etc.), elle existe dès qu'un terme se constitue comme le terme qu'il est selon sa relation intrinsèque aux autres termes. Par exemple, l'alignement de maisons et la rue ; les voies, les carrefours, les commerces, les services. Ou encore, les tracés ruraux et le bâti. Parlant la langue des phénoménologues, celle de Husserl et de Heidegger, de Desanti, nous dirons que chaque terme est un renvoi<sup>11</sup>. Et nous désignerons du terme de *syntaxe urbaine* les compositions formées de renvois urbains. Ce double niveau d'appréhension de la ville se soutient de cinq propositions. 1. Un terme est un renvoi en tant qu'il renvoie au-delà de lui-même, la maison vers la rangée, la rangée vers la rue, la rue vers le carrefour, etc., l'espace vers les services. Et vice versa. Les renvois se laissent décomposer en une multiplicité de renvois, les fonctions militaires, religieuses, administratives, commerciales, etc. 2. Le renvoi est par essence syntaxique : il définit chaque terme par son rapport à l'autre, c'est-à-dire par son autre. La rue borde des maisons, la route, les champs, etc. La différence entre la syntaxe phénoménologique et la syntaxe prédicative, grammaticale ou logique, c'est que la fonction de relation n'est pas assurée par une copule subsistant par soi entre les termes, elle est assurée par les termes mêmes, qui assurent dans la syntaxe une fonction de prédicats. 3. Chaque terme entre dans une syntaxe en tant qu'il renvoie à soi. Mais la ville ne peut jamais être composée d'une maison isolée, ou d'une rue, et ne se conçoit pas sans les habitants. Tout terme comprend donc deux renvois, vers soi et vers l'autre. 4. C'est en tant qu'un terme renvoie à soi, ou qu'un renvoi fait signe vers lui-même, qu'il peut se dissocier d'une syntaxe, entrer dans plus d'une syntaxe. D'où la possibilité de différencier les figures de la ville. 5. Les renvois sont des essences ou des formes ; comme tels, ils sont des *liens*, et un lien comporte une dimension de grandeur, comme tel, il est susceptible de croître ou de décroître. Les syntaxes urbaines peuvent être fortes ou faibles, leur force peut croître ou décroître. Les renvois se composent et se décomposent en qualités de modules, ils sont

susceptibles de transformation. Selon leur dimension spatiale, ils se disposent en s'étendant, ils prennent place et se déplacent. Si l'on convient, par emprunt sauvage au lexique des mathématiciens, de désigner les renvois du terme de *morphismes*, l'infini urbain est formation de la syntaxe de la ville sur et comme le plan du *métamorphisme urbain*.

## Figures

- 14 Trois figures se proposent à notre réflexion, comme les formes de la syntaxe urbaine, reconnaissables à travers des exemples prélevés dans des temps historiques distincts. La ville se présente comme ville *axiomatique* toutes les fois que les usages, incluant les équipements liés au commerce des hommes et des choses, à l'industrie au sens large, se subordonnent à une fonction de commandement. *Axiomata*, dans son sens grec archaïque, désigne les choses dignes d'être prises en considération, c'est ce qui s'impose, ce qui commande. On comprend aisément le privilège accordé à la cité grecque : la cité ne naît pas d'un accroissement naturel des ressources, des acquis et des bénéficiaires des structures domestiques enracinées dans la terre et sa culture ; elle est un événement lié à une série de ruptures décisives, rendues possibles par l'exténuation des capacités instituant de ces structures, de leur aptitude à ordonner la vie des hommes. Politique est l'institution qui fait prévaloir l'universalité de la loi sur la singularité idiomatique des usages liés à la loi du sang. D'où les législateurs, et si l'on privilégie l'exemple athénien : Solon et l'isonomie, Clisthène et la substitution des dix dèmes aux douze tribus. La cité naît d'une décision axiomatique, d'une puissance décisive ou décisive s'accomplissant à travers plus d'un acte. La syntaxe de la ville axiomatique compose ses fonctions politiques avec des lieux ou des espaces dédiés : le tribunal qui fait valoir la loi, l'assemblée du peuple qui légifère, sa structure circulaire reposant sur la centralité de la parole, *en tu mesón*, rayonnant également dans toutes les directions. Sans oublier le temple, l'enceinte des noms sacrés instituant les hommes comme mortels, et partant, soumis à la loi d'une commune mesure. L'économie forme le troisième renvoi avec l'agora, le marché, la place publique, espace de tous les échanges, y compris philosophiques. Foyer, si l'on veut, de sociabilité. Les humains forment le quatrième renvoi : ils habitent la cité comme peuple. Si l'exemple athénien fonctionne comme modèle, la ville axiomatique se rencontre toutes les fois que l'urbain s'ordonne à la fonction de commandement : c'est la ville, la *ciudad*, comme cité, avec ses fonctions officielles : c'est la bastide comme habitat fondé *ex nihilo* par l'autorité publique.
- 15 Mais qu'en est-il de l'infini de la ville axiomatique reposant sur l'opposition de la limite et de l'illimité ? La ville axiomatique a transgressé cette opposition sitôt qu'elle l'a posée par l'extension de la polis au-delà de l'enceinte du centre politique : c'est le *coenecisme* qui inclut les villages dans la cité sous la modalité d'une composition syntaxique qui n'est autre que le territoire, défini par son articulation en dèmes. En son dynamisme, l'actualisation de l'infini en une forme et comme une force est affectée par la mauvaise infinité d'une triple décomposition, liée à la secondarisation de la fonction économique, c'est-à-dire de la ressource dont se soutient la politique même : 1. décomposition de l'armature urbaine opposant à la ville haute la ville basse des petits métiers, vouée à la saturation de l'espace, à travers l'enchevêtrement quasi-illisible des rues, l'excessive promiscuité des habitats. 2. décomposition des rapports sociaux à travers la pression oligarchique de la richesse, les frustrations accumulées du petit peuple, préjudiciables à la

*philia*, elle-même indissociable de l'isonomie, de la *politeia* et de la démocratie. 3. Projection impériale de la cité sur son extérieur, composant syntaxiquement les intérêts de la guerre et du commerce. « Ayez une flotte, faites la guerre et du commerce, disait en substance Rousseau, vous aurez une existence brillante et courte. » Tout le schéma athénien n'est pas transposable, pourtant, on peut au moins présumer que d'une manière générale, la ville axiomatique vit de son prestige politique et meurt de l'inégalité des humains devant la citoyenneté<sup>12</sup>.

- 16 D'où l'émergence d'une deuxième figure, la ville des usages, que nous appellerons la ville éthique, en mémoire du mot *ethos*, qui renferme les dimensions de l'habitude et du séjour. Elle est reconnaissable toutes les fois que la pratique quotidienne articule la fréquentation et l'occupation de l'espace urbain, que les axiomes demeurent implicites aux usages, qu'ils se confondent, en somme, avec la coutume et l'habitude, les choses que l'on fait, les actes que l'on accomplit comme il convient, quand et où il convient. Les structures de la ville médiévale paraissent propres à l'exemplifier. Tentons un crayonnage rapide, en référence aux travaux de Jean-Samuel Bordeuil et de François Ascher<sup>13</sup>. Une fois encore, la ville se soutient de la clôture d'une enceinte, les fonctions de commandement sont à l'intérieur, les foires, à l'extérieur. Mais elles ne peuvent s'établir sans protection, et elles reposent sur des négociations qui ont pour enjeux des compensations financières et le contrôle des déplacements. L'infini urbain s'affirme à travers la structure médiévale par la réintégration de l'économie exclue, et cette réintégration prend la forme de la coexistence, dans la ville ou le bourg, des corporations et des statuts. L'ordre dépend de la fonction souveraine. Mais celle-ci s'exerce dans la reconnaissance du fait technique c'est-à-dire du métier. Au centre de la ville ou du bourg, il y a, non pas le citoyen, mais l'homme de métier jouissant d'une franchise. La halle du marché, qui compose syntaxiquement la ville avec son *hinterland*, est encadrée par le beffroi, l'église ou la cathédrale, la prévôté. Ces institutions maintiennent l'économie et les métiers dans une double obéissance au roi et à Dieu. La ville médiévale est la ville de ce que Hegel appelle la *Sittlichkeit* : non pas le discours de la norme qui énonce et représente publiquement l'idée du beau et du bien, mais les pratiques usuelles. L'usualité ou l'ordre de ce qui est usuel est le mode de l'actualisation de l'infini urbain médiéval.
- 17 Mais la ville éthique a son mauvais infini, ses ferments de corruption. Et là encore, comme le montre Jacques Heers, on va retrouver trois ferments de décomposition. Le premier, c'est l'affaiblissement du partage entre la ville et l'ordre féodal : « Sociétés rurales et sociétés urbaines sont étroitement liées et pendant longtemps, présentent les mêmes structures dominées par les mêmes maîtres. »<sup>14</sup> Le mauvais infini, c'est l'excès d'une souveraineté d'essence guerrière peu soucieuse de garantir les franchises. Le second ferment, c'est la désocialisation – il se déduit du premier : « Chacun priait, réfléchissait à la chose publique, fêtait ses souvenirs ou ses heureuses fortunes chez soi. » Rien ne rappelle, poursuit l'auteur « les grands monuments politiques ou festifs du temps des Romains. » Et dès lors : « Chaque monde, non seulement se gardait, mais se refermait. »<sup>15</sup> D'où la « ville éclatée », l'éparpillement des lieux de sociabilité, de réunion, de prière. En cette ville éparpillée, qui rassemble son éparpillement dans les structures apparemment solides de la ville médiévale, le mauvais infini se fait déchet : c'est le troisième ferment de décomposition. Boues, mares d'eau, égouts à ciel ouvert, ordures déposées au pied des murs, non-respect des statuts communaux – ainsi, de l'obligation de déposer les tas de fumier hors de la cité –, tout cela empoisonne la vie des habitants. Le mauvais infini,

c'est le règne du toxique. Il entame de l'intérieur la fermeté du maintien de l'urbanité médiévale, sous les trois figures de la peur, du repli, et de la saleté.

- 18 D'où une troisième figure, la ville *pragmatique*, qui doit sa naissance et son exposition à la nécessité de la police urbaine, nécessité de contenir la poussée du toxique, de contrôler les effets délétères du parasitisme, d'assainir, en luttant contre les stagnations, en garantissant les circulations. « Pragmatique » fait écho au grec, les *ta pragmata*, les choses à faire, les tâches, avec leurs supports instrumentaux et institutionnels. C'est l'émergence conjointe de la bio-politique, au sens foucauldien du terme, d'une gouvernementalité qui substitue peu à peu au pouvoir souverain de donner la mort en de spectaculaires cérémonies le pouvoir administratif de réguler la vie, hygiène et reproduction, en garantissant son expansion, en la freinant s'il le faut. De là une histoire, un devenir de la forme urbaine, qui s'écrit au rythme de l'expansion du commerce et des manufactures : avenues, trottoirs, places publiques, jardins urbains, formant une syntaxe elle-même liée à celle des fonctions symboliques assurant la visibilité du pouvoir et de l'économie – du pouvoir de l'économie : c'est que le commerce doit inciter le client à l'achat, la visibilité de l'offre stimulant la demande. Du commerce à l'industrie, du XVIII<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle, en Europe, il n'y a pas seulement succession chronologique, ni même causalement réglée, il y a jeu de renvoi, syntaxe temporelle, qui fait de la ville industrielle la condition de la concentration d'une force de travail valant comme marchandise, polarisant l'investissement du capital. La syntaxe urbaine, c'est l'articulation de l'espace urbain imposant le tracé de grandes artères – toujours l'enjeu du contrôle de la circulation des flux : et comme l'ont montré A. Blanqui et plus tard, P. Virilio<sup>16</sup>, l'enjeu, c'est la projection politique des masses, qui constituent un renvoi en qualité de noyau de population. D'autres syntaxes seraient à écrire, elles insisteraient sur l'histoire de l'avenue, l'*avenida*<sup>17</sup>, au Brésil et au Mexique ; sur les transformations syntaxiques qui lient l'élévation (buildings ascenseurs), l'automobile, le développement des grandes surfaces, des entrepôts, l'éclatement des centres – sur plus d'un continent. Mais encore, elles insistent – ou elles insisteraient –, ces histoires, sur l'étoffement des structures administratives, les espaces dédiés à l'éducation et à la formation, à la culture, aux sports.
- 19 Il importe plutôt de caractériser l'infinité de la figure, la mauvaise infinité qui la travaille. L'infinité de la ville pragmatique, c'est ce qui lie l'urbain à l'industrie, à ce que Ernst Jünger appelle la mobilisation totale<sup>18</sup> : il n'est rien sur quoi l'industrie comme pratique systématique de l'innovation ne puisse compter ; virtuellement, tout est ressource, énergie utilisable ; pour l'industrie en tant que rapport général aux choses, destinées au façonnement et à l'échange marchand, tout peut entrer en ligne de compte, tout est calculable. La ville est l'espace de cette calculabilité, pour ce qui la lie à la révolution industrielle, et la voue à la division fonctionnelle de l'espace en qualité de « ville fordiste ».<sup>19</sup> De cette ville, il y a néanmoins usage, parce que les hommes en vivent – on vit, écrit drôlement Levinas, de « bonne soupe », mais aussi, des « lumières de la ville. » Il y a usage parce que dans la foule, qui est la modalité sous laquelle les humains entrent dans la composition syntaxique de la ville, l'individu se perd – mais se retrouve comme individu, dans et comme sa perte même : et c'est l'expérience poétique de la ville chez Baudelaire, la silhouette fugitive de la passante comme figure du « beau moderne » ; c'est la pratique benjaminienne du passage<sup>20</sup>, c'est-à-dire des résidus d'anciens espaces laissés par le mouvement de la ville constamment en chantier. Les usages de la ville pragmatique sont les modes d'appropriation, en des pratiques sociales, des structures et des contraintes de la mobilisation totale : ces énergies que l'industrie contraint à entrer dans

son mouvement, ce sont des désirs, des puissances, et si elle les contraint, c'est que ce sont des forces de résistance, et ces forces ont dessiné, jusque dans la voie haussmannienne<sup>21</sup>, des espaces de rencontres, amoureuses, amicales, musicales, artistiques, politiques ; et parfois, souvent, d'autant que les humains sont contraints de circuler, de migrer, en plus d'une langue, l'aéroport, comme renvoi syntaxique de la ville-monde, est un de ces espaces.

- 20 Et dès lors, comme l'a montré Matthieu Giroud dans un récent compte-rendu d'un ouvrage collectif intitulé en français : « Implosions/explosions, vers une étude de l'urbanisme planétaire »<sup>22</sup>, le mauvais infini se présente sous la double modalité de l'explosion – qui concentre sur la mégapole urbaine capitaux, activités, innovations, populations, dégradations, dissipation de flux, production et consommation – et de l'implosion – le desserrement urbain sous la double modalité de l'éclatement de la centralité et de l'inclusion du rural dans l'espace de la ville, qui en affaiblit la syntaxe par production de disjonctions, introduction de discontinuités.

## Décompositions

- 21 Surgit alors la figure de la décomposition syntaxique, qui est la *métapole*<sup>23</sup> comme la figure du mauvais infini urbain. Non pas le ferment qui travaille la ville se rapportant à soi en intégrant ce qui n'est pas elle dans l'espace d'une différenciation interne ; mais la réalité et l'effectivité même d'une décomposition qui finit par avoir sa syntaxe ou sa parataxe, s'il est vrai, comme le montre François Ascher, que la métapole, espace urbain distendu en et entre de vastes conurbations, maintient un écart entre cinq types urbains : la ville équipée des populations privilégiées ; la banlieue des petits bâtiments collectifs qui maintient un lien avec la centralité urbaine, peuplée de classes moyennes ; l'aire suburbaine aux liens distendus avec la ville-centre, condamnée aux déplacements automobiles ; la ville des exclus, assignée à résidence dans de grands ensembles et mal desservie ; les zones de campagne à la fois refuges et zones de relégation. La métapole, c'est la figure de la ville qui exclut la ville, et partant, l'urbanité ; la ville infinie de s'exclure de soi, c'est l'infiniment négatif. C'est la décomposition infinie, l'infini de la décomposition. Le nihilisme urbain qui est, il faut le dire, notre vivace, notre vierge, notre bel aujourd'hui.

## Recompositions

- 22 En regard de ce qui s'est avancé comme le désastre urbain contemporain, A. Berque nous ouvre peut-être un horizon. Dans *Du geste à la cité – Formes urbaines et lien social au Japon*, il nous donne à penser l'infini urbain comme la plasticité de la ville japonaise, et la maison de thé, comme une figure éminente de cette plasticité. Il y a une mauvaise infinité de l'urbanisme japonais, reconnaissable à travers la confusion entre nature et artifice : c'est la réalité effective d'un urbanisme qui oppose son artificialité à la nature, réduisant nature et artifice à des abstractions, et qui artificialise la nature par la prolifération de zones urbaines finissant par former des lambeaux continus et enchevêtrés, ou encore, une campagne saturée de constructions. Mais une autre urbanité s'invente en mémoire de ce que signifient nature et artifice dans un rapport essentiellement unitaire. Ce qu'il faut entendre par nature, c'est la périssabilité c'est-à-dire le transitoire des choses : le mot *mujô* désigne l'impermanence, la neige, le cadavre, mais aussi, le retour, la revenance du

printemps. La ville plastique, c'est la ville d'un aménagement soucieux des aménités urbaines, de l'apport de ce qui est périssable : d'où la préservation de l'eau, mais aussi des habitats, des lucioles ou des vers luisants, par exemple. Elle se constitue, non pas dans une opposition entre les variations de l'artifice et les permanences de la nature, mais dans une opposition entre le périssable et le permanent comme guide de la compréhension de la nature, et guide de l'opération technique ; et par conséquent, guide de l'opération technique comme interprétation de la nature. L'artifice nomme ce signe, issu de l'acte technique, qui manifeste ou laisse la nature se manifester comme le jeu du permanent et du transitoire à travers des manifestations insolites, mieux, il nomme le naturel même en tant qu'il fait signe à travers les actes techniques. Ce signe s'entend comme déposition de l'infini urbain, et déploie sa signifiante à travers une syntaxe, composition et jeux de renvois, qui se confond avec la plasticité même de l'aménagement urbain.

- 23 Par plasticité, il faut entendre la qualité d'une opération de formation qui accueille la forme plutôt qu'elle ne l'impose. Édifier des tours en bois ou en fer, ce n'est pas travailler le bois ou le fer, c'est travailler la « lignéité » du bois, la « ferréité » du fer. Ce travail façonne le périssable, mais affecte en retour l'ouvrage de « périssabilité » : le transitoire d'une construction vouée à la démolition (la tour de Tokyo) n'est pas son échec, mais son accomplissement. La plasticité du bâti, précise Berque, exalte le passage du temps. Mais la plasticité ne prescrit pas la fermeture au permanent, c'est-à-dire aux choses qui durent : ainsi, la terre, les murs, qui ont une valeur vénale ; la terre fait l'objet d'énormes investissements cumulatifs, par exemple, dans l'amélioration de l'hydraulique des rizières. Pour autant, il ne s'agit nullement de mettre en sûreté le permanent contre la périssabilité des flux : bien plutôt, s'agit-il de faire fond sur les stocks pour contrôler les flux. D'où les travaux « démiurgiques », précise Berque, « comme le détournement de la Toné-Gawa vers le nord de la péninsule de Bôso contre les inondations [...] ». La mise en forme des fonds, terres, fleuves, a pour enjeu la possibilité d'une exposition aux flux, qui s'institue comme rapport plastique, actif et passif, d'accueil et de façonnement, double rapport d'exposition et de composition. Cela passe par la recomposition des stocks, la mise en mouvement des fonds, qui implique la permanence comme schème du temps, et modalité de sa puissance « formante », jouant et composant avec sa puissance d'accueil – la plasticité comme nom de l'œuvre du temps. L'artifice urbain prend place en cet « œuvrer », en lequel il compose avec la nature comme pôle de ce qui se donne, et se laisse accueillir. En cette composition, la nature ne perd jamais sa place : « toutes ces œuvres humaines du stock [...], précise Berque, semblent avoir regagné la nature »<sup>24</sup>.
- 24 Le bon infini urbain inclut le moment de la nostalgie, désir, reconnaissance de, ouverture à et sur le naturel comme événement, arrivée, arrivance du périssable. Il s'intériorise à et se resserre dans et comme la *machiya*, la maison avec jardin, et les pavillons de thé (*chashitsu*). Il y va de la médiation d'un artifice. La nostalgie de la nature, c'est la nostalgie de ce que l'architecte Iyori Tsutomu appelle « l'ek-stase vers la nature » (66) : ainsi, l'horizon ouvert sur les montagnes boisées « qui ceignent le bassin de Kyoto ». L'artifice, c'est le paysage même : c'est la décision architecturale/urbanistique d'établissement d'un site qui constitue en horizon les montagnes pré-existantes. C'est en réaction à un urbanisme qui obture les horizons par le privilège qu'il accorde aux constructions en hauteur qu'Iyori, avec d'autres architectes, préconise de revivifier l'inspiration de Kyoto. De là, un dispositif syntaxique qui compose : 1. le paysage, à la fois institué et révélé par l'urbanisme ; 2. une mémoire de provenance chinoise, l'art des jardins ; 3. Le rapport de la



maison et du jardin, la *machiya* même. En ce dispositif, l'infini urbain se fait unité du dedans et du dehors ; intériorisation du dehors comme horizon, extériorisation du dedans comme jardin, espace même de l'extase. Cette unité est l'œuvre d'un art, artifice qui entre à son tour dans un rapport d'unité avec la nature : la nature s'est artificialisée comme paysage, le paysage se naturalise comme habitude, c'est-à-dire dans l'expérience de l'habitation, et comme cette expérience même ; comme séjour, donc.

- 25 Le naturel se resserre dans les artifices du pavillon de thé en tant que maison paysanne chinoise, « chaumière », dit Berque. Ce retrait est deux fois artificiel. Une première fois, en tant que concours d'une architecture « rusticiante » au service des lettrés (au <sup>XVI<sup>e</sup></sup> siècle), à la recherche d'une retraite favorable à la méditation. Une seconde fois, comme dispositif architectural japonais, artifice de l'urbanité nippone, qui « nie la ville au cœur même de la ville » (68), à l'instar de l'architecte Kurokawa Kishô, aménageant un pavillon de thé « au sommet de l'immeuble qu'il habite au centre de Tokyô [...] » Ici, l'urbanisme inclut dans la syntaxe de la ville le renvoi syntaxique de l'archi-paysage, une image convoquée et édifiée par la mémoire : ce que les Japonais contemporains appellent leur « paysage originel ». C'est dans les replis de cette mémoire que le naturel déploie son aménité urbaine, d'où la réflexion de Berque : « La plus grande aménité de la ville, ce serait... qu'il n'y eût point de ville. » Et dès lors, ce n'est pas d'extase, mais d'anabase vers la nature qu'il faut parler : l'infini urbain se resserre dans le sillage d'une disparition, il se dépose dans la figure de l'anabase, et compose en un signe les procédés inventifs, rusés, calculateurs d'une technique, et les témoignages d'une mémoire, comprise comme nostalgie du périssable. Mais le retrait de la ville dans la nature, c'est la nature entrant dans la composition de la ville, descendant de la hauteur de l'immeuble dans le terrain vague, quittant l'appartement et les « mille artifices » suggérant et réactivant le « paysage originel » pour l'herbe du « *harrapa* », « le terrain vague, herbu, où les enfants goûtent l'aventure, mais qui plus tard sera rebâti, et qu'ils ne retrouveront plus. » (68) Sur et comme le terrain vague, le paysage se fait séjour, et le séjour, l'expérience même du temps en tant que chaque fois périssable, événement enveloppant une durée nécessairement finie, quoique sa grandeur ne soit pas déterminée à l'avance.
- 26 En ces figures inventives du retrait, la syntaxe urbaine exclut de l'urbanité un pôle essentiel, celui du « noyau de population. » Le concept de la ville en devenir, de ses schèmes formateurs, permet de les réintégrer. Il y a, précise Berque, trois degrés d'« informalisation » (11) de la réalité – et cela fonctionne en particulier pour l'urbanisme, et ses matrices de figuration de la ville : le premier, c'est « l'avancée, dans l'expression, de la personnalité individuelle de l'artiste ». Le dernier, c'est la parfaite adéquation de ce qui est formé au schème de formation. Le second, c'est un moyen-terme, qui ménage la possibilité d'un échange plastique entre l'aménagement urbain, la nature – le périssable – et les hommes. Berque parle d'*informalisation* pour dire l'émergence d'un urbanisme informel, parce que non adéquat au programme renfermé dans des contraintes formalisées. Alors, à travers son animation, sa capacité de renouvellement, la ville compose dans une syntaxe dynamique la gare de banlieue, l'animation commerçante, par le nombre, le renouvellement, la permanence de l'activité des commerces. À cet urbanisme, Berque oppose la syntaxe urbaine de la ville nouvelle française : le dispositif gare-parking, qui repousse l'animation. L'infini urbain, c'est l'unité du dedans et du dehors, à travers « ces devantures de restaurant où les plats, reproduits en cire avec un réalisme parfait, sont exposés en vitrine. » L'unité de la nature et de

l'artifice, c'est le temps de l'urbanité : le terme de *sakariba* dit à la fois les quartiers animés et le temps qui passe. Berque précise (110) :

*Sakari* signifie la pleine saison, celle des fleurs comme celle des amours – un épanouissement qui ne dure qu'un temps... *sakari* connote aussi fortement l'énergie et l'abondance... Les *sakariba* sont une concentration éphémère de l'urbanité des cœurs de ville nomades. Le sociologue Yoshimi Shunya caractérise cette temporalité, en montrant que les *sakariba* sont avant tout des événements (*dekigoto*). Et c'est sans doute cette même trans-science des cœurs-de-ville – autrement dit, la migration dans l'espace d'une forme stable dans le temps – qui s'exprime dans cette faculté japonaise de reproduire aux abords des gares, à des échelles diverses, des *sakariba* là où nous parlerions de banlieue ou, pire de grande banlieue.

- 27 Unifiant ville et événement, *sakariba* dit la syntaxe de la ville comme événement, et le devenir-urbain comme transformation des structures syntaxiques urbaines.
- 28 Ce sont là les moments d'une urbanité informelle, qui n'entre pas dans les plans d'aménagement. Qu'elle s'expose comme telle, *comme* la liberté même de l'urbain, cela correspondrait à une expérience *politique* de cette liberté urbaine, la politique comme urbanité même de ce qui est libre. Le Japon d'Augustin Berque vit dans les marges cette liberté sans l'élever à la conscience de soi politique. La France, qui sait ce que c'est que l'expérience politique de la liberté élevée infiniment à la conscience de soi, la met en œuvre dans les complexes gare-parking de son urbanisme métropolitain. Entre l'informel du riche contenu de l'expérience d'une urbanité épanouie en floraisons à la fois improbables et périssables, et le formalisme d'une liberté qui se « désœuvre », si l'on peut ainsi dire l'inénarrable indignité de son épuisement, dans le désastre d'un urbanisme qui lui explose à la figure ; d'une forme l'autre, d'une déposition, d'une composition l'autre, l'infini exténue sa consistance et se perd. Mais peut-il ne pas se retrouver dans cette perte et comme cette perte-même ? Ce qu'on désigne encore du terme de *politique d'émancipation* sera *sans avenir* tant que cette perte ne sera pas pensée, pas intégrée ; et cette pensée de la perte a la ville pour domaine ; et elle a pour enjeu l'herbe des terrains vagues qui accueillent pour un temps les jeux aventureux des enfants, l'espace de l'aventure ludique enfantine, comme une déposition de l'infini urbain.

---

## NOTES

1. Thierry Paquot et Chris Younes, « La ville des philosophes », in Paquot et Alia, dir. *La ville et l'urbain, l'état des savoirs*, La découverte, 2000.
2. Jean-Luc Nancy, *Corpus*, Métailié, 1992.
3. Christian Topalev et alia (dir.), *Aventure des mots de la ville – À travers le temps les langues les sociétés* –, article « Bourg », Christine Lamarre et Scarlett Beauvalet, Robert Laffon, 2010.
4. Lamarre et Beauvalet, dans *Les mots de la ville*, *op. cit.*
5. Les citations et références qui précèdent sont empruntées à Lamarre et Beauvalet, *op. cit.*
6. *Aventures des mots de la ville*, *op. cit.*, Art. Mauer.
7. Martin Heidegger, *Essais et conférences*, « Bâtir habiter penser », trad. André Préau, Gallimard, 1958, p. 176.
8. Cité par Delamarre et Beauvalet, *op. cit.*, art. « Ville ».



9. *Aventures des mots de la ville*, op. cit., art. « Bastide ».
10. *Ibid.*, art. « Ciudad ».
11. Nous nous en expliquons dans « La crise des métamorphoses urbaines », communication prononcée dans le cadre du colloque, organisé en novembre 2010 à l'École d'architecture de Nantes par Ardepa (Association régionale pour la diffusion et la promotion de l'architecture), ayant pour thème et pour titre : « Et si la ville était crise ? »
12. Sur la cité grecque, Paul Blanquart, *Une histoire de la ville, pour repenser la société*, La découverte, 1997, chapitre III ; Olswyn Murray, Simon Price, *La cité grecque d'Homère à Alexandre*, La découverte, 1992 ; Jean-Pierre. Vernant, *Mythe et pensée chez les Grecs I*, « Espace et organisation politique en Grèce ancienne » ; Jean-Jacques Rousseau, *Discours sur les sciences et les arts*, Garnier-Flammarion, 1971.
13. Jean-Samuel Bordeuil, « La ville dessérée », in Paquot et alia, op. cit. ; François Ascher, *Les nouveaux principes de l'urbanisme*, suivi de *Lexique de la ville plurielle*, L'Aube-poche, 2010.
14. Jacques Heers, *La ville au Moyen-âge*, Fayard, 2010, p. 204.
15. Heers, op.cit., p. 250.
16. Paul Virilio, *Vitesse et politique*, Galilée, 1977.
17. *Aventures des mots de la ville*, op. cit., art. « Avenida ».
18. Ernst Jünger, *L'État universel*, suivi de *La mobilisation totale*, trad., Marc-Bertrand De Launay et Henri Plard, Gallimard, 1990 ; *Le travailleur*, trad. J. Hervier, C. Bourgois, 1990.
19. François Ascher, *Les nouveaux principes de l'urbanisme*, op. cit., p. 25.
20. Walter Benjamin, *Paris capitale du XIX<sup>e</sup> siècle*, trad., Rolf Tiedmann, J. Lacoste, Cerf, 2006.
21. Françoise Choay et Vincent Gauthier Sainte-Marie, *Hausmann conservateur de Paris*, Acte Sud, 2013.
22. Matthieu Giroud, « Au-delà de l'«urbanisation planétaire» : refonder la recherche urbaine contemporaine », in <http://www.metropolitiques.eu/Au-dela-de-l-urbanisation.html>, consulté le 09 octobre 2015.
23. François Ascher, *Metapolis ou l'Avenir des villes*, Odile Jacob, 1995.
24. Augustin Berque, *Du geste à la cité – Formes urbaines et lien social au Japon*, Gallimard, 1999, p 21-22.

## ABSTRACTS

Les mots qui disent la ville en plus d'une langue indiquent tout à la fois la centralité qu'elle manifeste à travers les fonctions qui s'y exercent, mais aussi, les extensions, expansions, projections de la ville au-delà des limites initialement marquées. La ville est en et hors les murs, elle pose, transgresse, déplace ses limites, et recompose ses espaces. Le motif de l'infini urbain cherche à dire les expositions de la ville dans plus d'une langue, et dans des structures marquées par le temps de l'histoire et l'espace de la géographie. Des figures de la ville, liées à l'histoire de ses fonctions, à la morphologie et aux dynamiques de ses espaces, se laissent dégager. Entre concept et expérience, dans le medium de la langue, dans la diversité de ses idiomes, la ville se laisse penser spéculativement sans perdre sa réalité vivante. La ville spéculative a pour ambition d'apparaître comme ville concrète.

Las palabras que dicen la ciudad en más de un idioma indican simultáneamente la centralidad que ésta manifiesta a través de las funciones que se ejercen en ella, pero también las extensiones,

expansiones, proyecciones de la ciudad mas allá de los límites inicialmente marcados. La ciudad esta dentro y fuera de sus muros, coloca, transgrede, desplaza sus límites y vuelve a componer sus espacios. El esquema de lo infinito urbano pretende expresar las exposiciones de la ciudad en más de un idioma y en las estructuras marcadas por el tiempo de la historia y el espacio de la geografía. Algunas figuras de la ciudad relacionadas con la historia de sus funciones, con la morfología y las dinámicas de sus espacios se dejan desvelar. Entre concepto y experiencia, dentro del elemento lingüístico, la ciudad se deja pensar especulativamente sin perder su realidad concreta. La ciudad especulativa ambiciona aparecer como la ciudad concreta.

## INDEX

**Mots-clés:** infini urbain, déposition, syntaxe urbaine, métropole, informalisation

**Palabras claves:** infinito urbano, deposición, sintaxis urbana, metápolis, « informalización »

## AUTHOR

**JEAN-PHILIPPE MILET**

Lycée Henri IV, Paris